



NANCY
HUSTON

Reflets
dans un œil
d'homme

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Belle comme une image

Des yeux masculins regardent un corps féminin : immense paradigme de notre espèce.

Pendant les deux mille millénaires de la vie humaine sur Terre, le lien chez les mâles entre regard et désir a été une simple donnée de l'existence. L'homme regarde, la femme est regardée. L'homme appréhende le mystère du monde, la femme *est* ce mystère. L'homme peint, sculpte et dessine le corps fécond ; la femme *est* ce corps.

Certes, les femmes regardent les hommes aussi et les hommes regardent les hommes et les femmes regardent les femmes... Mais le regard de l'homme sur le corps de la femme a ceci de spécifique qu'il est involontaire, inné, programmé dans le "disque dur" génétique du mâle humain pour favoriser la reproduction de l'espèce, et donc difficilement contrôlable. Ses répercussions sont incalculables, et très largement sous-estimées.

Une fois que l'on est sensibilisé à ce thème on le voit partout, pour la bonne raison qu'*il est partout*. Il fait l'objet de mille proverbes, expressions, commentaires populaires. "Elle m'a tapé dans l'œil", disent les hommes français ; "A l'époque, dit-on plaisamment en anglais, tu n'étais même pas une lueur dans l'œil de ton père". On peut penser aux

yeux du loup dans les dessins animés de Tex Avery, qui, en se posant sur une belle créature, s'exorbitent et deviennent zizis...

Si le lien regard-désir chez l'homme est proverbial, c'est qu'il remonte à la nuit des temps et repose sur un substrat biologique, lié à la survie de notre espèce. Mais dans les discours intellectuels contemporains, il est farouchement nié, refoulé, oublié... parce qu'il implique l'existence d'un lien puissant entre la séduction et la reproduction : idée-anathème, chassée de l'esprit des Occidentaux depuis un demi-siècle.

*

All the world's a stage, comme dit Shakespeare. Le monde entier est une scène, la vie humaine c'est du théâtre. Au long de notre existence, selon les artéfacts mis à notre disposition par notre culture, nous apprenons nos rôles et les jouons de notre mieux – imitant, improvisant, tâtonnant, cherchant l'approbation...

Féminin, masculin : oui, aussi, en partie, du théâtre. *Mais seulement en partie.*

Dans les sociétés traditionnelles, les femmes se sont toujours accommodées du regard des hommes sur leur corps. Grossièrement exprimé, les jeunes femelles humaines tout comme les guenons tiennent à séduire les mâles, car elles veulent devenir mères. Pour atteindre cet objectif, elles se font belles. Aveuglés par nos idées modernes sur l'égalité entre les sexes, que nous refusons de concevoir autrement que comme *l'identité* des sexes, nous pouvons faire abstraction un temps de cette réalité énorme mais, si l'on n'est pas totalement barricadé derrière nos certitudes théoriques, il y aura toujours un électrochoc pour nous la rappeler.

A l'automne 2009, la lecture du roman *Putain* de Nelly Arcan a été pour moi un tel électrochoc. Ah oui ! me suis-je dit dès les toutes premières pages de ce livre, c'est vrai, ça : les femmes *se font* belles. Jeunes et moins jeunes, elles se livrent concurrence dans ce domaine, s'acharnant sur leur corps, le corrigeant, le charcutant, dépensant leur argent pour l'améliorer, pour être la plus jeune la plus mince et la plus jolie. Je le savais, bien sûr. L'écrivain en moi le savait ; la femme, l'adolescente et la petite fille le savaient ; seule la "penseuse" en moi refusait encore, par moments, de le savoir, en raison du dogme dominant de notre temps, aussi absurde qu'inauvivable, dogme selon lequel toutes les différences entre les sexes sont socialement construites.

*

Le féminisme n'a jamais bien su quoi faire de la coquetterie féminine. Le plus souvent, il a préservé l'idée chrétienne d'une différence radicale entre corps et esprit, et la surévaluation de celui-ci par rapport à celui-là. Il a raisonné comme si la beauté physique était une valeur aliénante, plaquée sur les femmes par le machisme millénaire, exacerbée à l'ère capitaliste par les industries de la cosmétique et de la mode. Dans cette optique, la coquetterie était quasiment un "péché". Fais gaffe, ma fille, disaient les mères féministes tout comme les mères catholiques : quand un garçon te fait la cour, demande-lui toujours : "Tu t'intéresses à moi, ou seulement à mon corps ?"

Comme si le soi pouvait se passer d'un corps ! Comme si l'esprit était plus authentiquement "soi" que le corps ! Comme si le corps – la manière dont nous l'apprenons, l'habillons, le coiffons, le maquillons, le

bougeons – ne portait nullement l’empreinte de notre esprit ! Comme si l’appréciation de notre corps par les hommes, l’admiration dans leur regard, la tendresse dans leurs caresses ne produisaient pas sur notre soi des effets... extraordinaires !

Si nous persistons à croire en un moi qui serait, sinon immortel, du moins indépendant des vicissitudes de la vie, il est clair que la beauté, par essence éphémère (à l’instar du corps mais plus encore que lui), devient une sorte d’imposture. Vous, les hommes, vous la regardez, l’admirez, désirez l’approcher pour vous en emparer... mais ce n’est pas vraiment moi. C’est une apparence, donc trompeuse. Puisque je la sais sans poids, pure illusion, leurre, autre que moi, j’ai honte d’avouer l’importance qu’elle revêt à mes propres yeux...

Chaque femme pourrait écrire l’histoire de son rapport à la beauté, analyser la place qu’a occupée dans sa vie son apparence physique. Ayant moi-même été, dans ma jeunesse, non une grande beauté mais une femme plus que moyennement mignonne, mon corps a été scruté, détaillé, jaugé, jugé et commenté par des milliers d’hommes inconnus un peu partout dans le monde, et ceci, de façon tantôt sympathique et tantôt antipathique. Jeune, je réagissais à ce phénomène avec fureur et indignation. Même quand je n’étais pas personnellement impliquée – quand je voyais, par exemple, une affiche de film ou une couverture de magazine montrant plusieurs hommes “matant” une femme nue ou quasi nue –, la rage féministe m’étranglait. Il m’a fallu longtemps pour admettre, ou plutôt pour me rappeler, qu’existe aussi chez les femmes le désir d’être “matée”. (Fait paradoxal, j’y reviendrai : les femmes sont plus passives dans le discours féministe que dans la réalité.)

Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, deux événements ont infléchi la destinée des femmes en Occident de manière radicale et en sens contraire : l'invention de la photographie, et le féminisme. Les effets existentiels sur notre vie de ce double mouvement sont tantôt cocasses, tantôt sordides voire tragiques. Aucune société humaine, sans doute, ne s'est trouvée empêtrée dans une contradiction aussi inextricable que la nôtre, qui nie tranquillement la différence des sexes tout en l'exacerbant follement à travers les industries de la beauté et de la pornographie.

Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les cheveux ; nous, on préfère se bander les yeux.

V

BEAUTÉ ET VIOLENCE

*Créatures tenues pour responsables du
désir qu'elles suscitent...*

VIRGINIE DESPENTES

Unisex, version baba cool

A l'âge de quinze ans, vous connaissez enfin quelques mois de relative sérénité face à votre miroir. C'est que votre père a décidé de traîner la famille depuis l'Ouest du Canada jusque dans l'Est des Etats-Unis. C'est l'été 1968, le pays est en pleine guerre du Viêtnam et des mouvements de contestation se multiplient un peu partout ; les assassinats de Martin Luther King et de Bobby Kennedy déclenchent manifestations et émeutes... Paradoxalement, vous échouez dans le coin le plus bucolique et paisible de tout le pays : une petite école privée au fond de la forêt new-hampshiroise. *Peace and love and flowers in the sky.*

Alors que vous aviez été désespérément à la traîne pendant les années de la puberté, n'ayant ni l'argent ni la permission de vous acheter les accoutrements de la séduction féminine, les valeurs "hippies" vous seront favorables. Après vous avoir interdit pendant quatre ans de vous maquiller, vos parents ne peuvent guère protester si vous vous *abstenez* de vous

maquiller – même si vous cédez, ici comme là, aux diktats du conformisme adolescent. Côté apparence physique, la mode est désormais au baba cool c'est-à-dire à l'unisexe. Garçons et filles s'habillent et se coiffent pareil : pattes d'ef, chemises et cheveux flottants, zéro maquillage, zéro soutifs, nature, nature, il n'y a que ça de vrai.

Est-ce à dire que s'évanouit comme par magie la concurrence entre filles pour être la plus belle et séduire les garçons les plus intéressants ? Non : les armes de la compétition ont changé, c'est tout. Et c'est vous qui décrochez le gros lot : votre professeur de littérature, de dix ans votre aîné. Parmi toutes les jolies élèves qui gloussent et se trémoussent en sa présence, c'est vous qu'il choisit de déflorer. (Je n'ose pas ajouter "et vous seule" ; à vrai dire cela m'étonnerait...)

"Quand vas-tu jeter aux orties ce soutien-gorge grotesque ?" Voilà, de vos premiers ébats amoureux, une phrase à retenir. Vous n'avez toujours à peu près pas de poitrine, et votre initiateur en matière de poésie et de sexualité ne voit pas pourquoi il se donnerait la peine de vous délester chaque fois de cet objet encombrant (bien que noir), dont la structure métallique assortie de coussinets est censée pousser vers le haut, et ainsi donner l'illusion d'augmenter, le volume lamentable de vos seins.

Oui les modes changent, et la Nouvelle-Angleterre de 1968 n'est pas la vieille Angleterre victorienne de 1868. A bas les miroirs, donc ; à bas, aussi, le narcissisme ; à bas, tant qu'à faire, la jalousie ; vivons comme les hommes primitifs, cultivons la terre, baissons en rond, interdisons-nous d'interdire et le tour sera joué. A vous personnellement, la disparition des miroirs est bénéfique mais l'"amour libre" ne fera pas que du bien car pour certains hommes,

pour votre déflorateur en l'occurrence, cela veut dire *réalisation sans retenue de ses fantasmes*. Or ce n'est plus *cool* pour les filles de dire non aux garçons, c'est *cool* pour elles de dire oui, et d'ailleurs comment pourriez-vous refuser quoi que ce soit à cet homme si admirable, aussi grand et intelligent que votre papa ?

Vous serez gravement battue. Pas étonnant : vous étiez jolie, fine et fragile comme une porcelaine, et cet homme a eu envie (comme il vous l'avouera des années plus tard) de bousiller et d'abîmer cette joliesse.

La beauté féminine est une agression

Un des effets de la beauté féminine, c'est cela. Elle suscite intérêt, fascination, étonnement, sidération... et hostilité. Une très belle jeune femme, très très jeune et très très belle, c'est une sorte de violence. On la "reçoit" de façon aussi immédiate qu'une gifle ; ça coupe le souffle et provoque une espèce de douleur. "La beauté est une promesse de bonheur", comme dit Stendhal ; les hommes savent que cette promesse a toutes les chances de n'être pas tenue, et ça les fait souffrir. Même quand la belle femme ne fait pas exprès de susciter leur désir, ils la vivent souvent – de nombreux mythes, contes, légendes, textes de l'Eglise et autres fables l'attestent – comme une provocation*. Consciemment ou inconsciemment, ils peuvent l'estimer "coupable" d'être belle.

* Citons ce passage d'un roman de Kingsley Amis, *Lucky Jim* : "La fille était doublement coupable : d'abord d'avoir le look qu'elle avait, ensuite de se montrer devant lui avec ce look."

Au long de l'histoire humaine, que ce soit dans la prostitution ou le mariage, la copulation a été perçue comme *un service rendu par les femmes aux hommes*, une prestation avec contrepartie, en nature ou en espèces. Dans les sociétés traditionnelles : système de la dot, par lequel les jeunes femmes étaient "achetées" à leur famille par la famille de leur futur époux. Dans les classes privilégiées (la cour, l'aristocratie, puis les bourgeoisies grande et petite) : déploiement parfois extravagant de la coquetterie féminine dans divers buts matrimoniaux ou politiques.

Nous trouvons sans doute cette idée archaïque, dépassée, caduque, mais elle ne l'est pas tant que cela. Quelle femme, parmi nous toutes – aussi respectable et intellectuelle, gentille et douce, éduquée et morale voire féministe qu'elle puisse être –, peut jurer ne s'être jamais au grand jamais servie de sa beauté, de ses armes de séduction, de ses charmes féminins pour obtenir, d'un homme, un petit service ? Qu'il porte une valise, remplace un pneu crevé, débouche un évier, ou la gratifie d'une bricole, d'un bijou, d'un repas gratuit, d'une demande en mariage, d'une place au cinéma, d'un voyage, d'une nuit à l'hôtel, d'un plein d'essence, d'une nouvelle voiture, d'un château en Espagne, d'un compliment, d'un sourire, d'une caresse, bref, de *quelque chose* ?

Le sentiment que peut avoir un homme d'être agressé, contrôlé, manipulé dans sa chair par les femmes peut être lié, aussi, au fait d'être *né* de la chair d'une femme, d'avoir été fabriqué à l'intérieur d'un corps féminin. Savoir *objectivement* que le père participe à l'engendrement d'un enfant et y contribue

par la moitié de ses chromosomes n’y change rien ; il raisonne encore, *subjectivement*, comme si sa nature charnelle était “la faute” de la mère. Tous les romans de Sartre ou de Kundera reflètent cette conviction aussi absurde que répandue chez les garçons ; il suffit d’ouvrir *La Nausée* ou *L’Age de raison*, *La vie est ailleurs* ou *La Valse aux adieux* pour voir éclater, à chaque page ou presque, le ressentiment d’un personnage masculin devant le pouvoir qu’exerce sur lui le corps féminin.

Chaque femme peut incarner, ponctuellement, *la femme* et déclencher chez les hommes des comportements inquiétants, effrayants, violents*... parce que nous les avons mis au monde, et qu’ils ont du mal à accepter leur absolue passivité d’alors – mais aussi parce que, volontairement ou non, nous détenons la télécommande de leur sexe, et qu’ils détestent se sentir manipulés dans cette affaire-là – “menés, dit mon ami F., non par le bout du nez mais par le bout du pénis”.

Alors il arrive qu’ils nous sourient, nous baratinent, nous fassent des mamours... et, soudain, sans prévenir, deviennent mauvais.

Piètre mannequin

Le jour de son dix-neuvième anniversaire, Anaïs Nin écrit : “Je pose pour des peintres qui ont leur atelier près de Washington Square... Je pose dans mon costume de Watteau, en Egyptienne, en Espagnole. Profil droit, profil gauche, et de face. On me tourne, on m’étudie, jusqu’à ce que plus un de mes

* En France, selon les statistiques les plus récentes, une femme meurt tous les trois jours sous les coups de son compagnon.

gestes, plus une de mes expressions ne leur échappe. (...) J'ai posé pour un sculpteur dans des robes blanches flottantes. Il me mesure avec toutes sortes de compas et me dit que mes proportions sont bonnes. Le moment le plus difficile vient ensuite. Ils mettent alors un disque sur le phonographe et me demandent de danser – ce qui n'est qu'un prétexte pour me tenir dans leurs bras et essayer de m'embrasser. A ce moment-là leur visage change. Ils me lancent des mots cyniques et leur expression n'est plus la même” (24 février 1922).

Et quelques mois plus tard : “Quand je pose, il faut que je sois continuellement sur mes gardes. Il faut sans cesse que je lutte pour affirmer mon indépendance, pour leur faire comprendre, sans trop les blesser, que je ne me sens pas flattée par leurs compliments – au contraire ! (...) On me lance des regards ironiques et on me donne moins de travail. Mais ça m'est égal” (1^{er} juillet 1922).

Non seulement Nin est encore vierge à cette époque, mais elle ignore à peu près tout de l'érotisme : quand, quelques jours après cette dernière entrée dans son journal, elle embrasse le jeune banquier Hugh Guiler, c'est le premier vrai baiser de sa vie. Elle se fiance avec Guiler et, aussitôt après, prend un emploi de mannequin modèle dans une boutique de prêt-à-porter. Las ! elle découvre que les clients de la boutique sont nettement moins subtils que les peintres. “Les peintres me manquent, leur gentillesse, leurs ateliers, la vie de bohème ! Ici, les clients se passent la langue sur les lèvres, se frottent les mains et m'invitent à dîner (...) Je souffre. Jamais la vie ne m'a semblé aussi laide. Je découvre des choses dont j'ignorais l'existence. Je perds mon innocence, mon ignorance du mal et de la bassesse. Maintenant je connais la vie, la nature humaine, et l'homme. C'est comme une jungle d'hommes au

regard vicieux, qui n'attendent qu'une occasion pour me toucher, me retenir (...). Je ne devrais pas prendre tout cela au tragique, mais c'est trop, trop, trop en une seule année, et je n'ai pas encore appris à ne pas être choquée par la grossièreté" (16 juillet 1922).

Décidément, Anaïs n'est pas assez accommodante ; son employeur lui manifeste son mécontentement. "Il m'a accueillie par ces mots : «Dites-moi un peu, on vous paie pour être aimable avec les clients. Je leur ai dit qu'avant vous posiez pour des peintres. Quand ils vous invitent à dîner, vous devez accepter. Sinon, vous perdrez votre travail»" (8 août 1922).

Anaïs Nin perd donc son travail.

Piètre hôtesse

Vous-même, à dix-neuf ans, également à New York et à la recherche de travail, tombez un jour sur une petite annonce pour un emploi d'"hôtesse". Vous n'êtes pas sûre de savoir de quoi il s'agit, mais, au cours de l'entretien d'embauche, vous comprenez rapidement qu'il s'agira de vous installer au bar en faisant semblant d'être une cliente, et de laisser des hommes vous offrir à boire. De mèche, le serveur du bar vous apportera de simples Coca en faisant payer au client des *rum and Coke*.

La question de l'argent est cruciale : c'est l'homme qui l'a. Vous, vous avez la beauté et la jeunesse. Votre employeur lâche en passant que vous êtes très jolie, et qu'il vous suffirait de perdre quelques kilos pour travailler comme serveuse *topless*, poste bien mieux rémunéré que celui d'hôtesse. Vous répondez que vous vous contenterez, dans l'immédiat, d'hôtesse...

Et plus si affinités, bien entendu. Si affinités, vous avez le droit de faire monter les clients dans une

chambre au-dessus du bar et de les délester d'en-
 core quelques billets de banque en échange d'autres
 fausses prestations. Dans ce cas vous ferez sem-
 blant, non qu'il y a du rhum dans votre Coca mais
 qu'il y a du désir dans votre étreinte. Vous compre-
 nez soudain une chose nouvelle : que vous y par-
 ticipiez ou non, que vous soyez au courant ou non,
 ce genre de *deal* se négocie un peu partout dans
 le monde tous les soirs que Dieu fait, entre d'in-
 nombrables hommes qui ont de l'argent et du désir,
 et d'innombrables jolies filles fauchées.

Oui, vous venez de faire la même découverte
 déprimante qu'Anaïs Nin : il circule en permanence
 une quantité indéfinie, infinie, de désir masculin
 anonyme. Derrière les couples, malgré le mariage,
 au-delà, à côté, en dépit des lois et des coutumes
 et des structures et des traditions familiales mi-
 ses en place par votre société comme par toutes les
 sociétés, des hommes errent innombrables, avides
 de faire l'amour avec des inconnues, de préférence
 jolies et jeunes. Une fois que vous avez compris
 cette chose-là, vous ne pourrez plus l'oublier.

Vous abandonnez vite, au bout d'une seule soirée.

Vous perdez le sommeil, et le désir.

La beauté féminine suscite l'agression

Innombrables sont les femmes ayant découvert
 jeunes, trop jeunes, le potentiel de danger que gé-
 nérait leur beauté. Etrangement, elles ont tendance
 à l'oublier. Moi aussi, quand mes amies me racontent
 ces histoires je les oublie, alors j'ai commencé à les
 noter. En voici un échantillon, recueilli en 2010 en
 l'espace d'un seul petit mois.

S. m'avait sûrement déjà raconté, par exemple,
 l'histoire de son initiation sexuelle quand elle avait

six ans. Le monsieur en imperméable qui, dans l'immeuble où elle habitait, après la fermeture des portes de l'ascenseur, a sorti son engin et le lui a montré, longuement, en appuyant sur les boutons pour que l'ascenseur monte et descende, monte et descende... La petite S., paniquée, le cœur battant follement, a été libérée enfin par un voisin ayant pris l'ascenseur. N'osant rien dire à sa mère, elle a raconté l'histoire à son frère, qui l'a racontée à la mère, qui lui a passé un savon *parce qu'elle l'avait racontée*. La honte de l'agression est donc retombée sur elle.

Dans les années qui ont suivi, S. a rencontré encore beaucoup d'exhibitionnistes...

En première année de fac à Paris, âgée de dix-huit ans, elle sortait avec un étudiant togolais. Discussions politiques, cinéma, cafés, puis : "Tu veux voir ma chambre ?" Elle acquiesce. C'est une chambre d'hôtel rue Gît-le-Cœur, elle ne se méfie pas mais, aussitôt la porte fermée à clef, le jeune homme se jette sur elle et, dit S., "c'est l'horreur, la boucherie, comme s'il m'avait défoncée avec un outil métallique". Elle sort de l'hôtel hagarde, avec une douleur cuisante à l'entrejambe et une lourdeur épouvantable dans le ventre. Mais la semaine d'après, et c'est peut-être là le plus intéressant : pour prendre sa revanche, pour ne pas demeurer totalement passive, elle décide de *vouloir* la chose et retourne faire l'amour avec cet homme, cette fois par un acte de sa propre volonté.

V. aussi a été déflorée par un viol – beaucoup plus jeune que S., à seulement treize ans. Bêtement, rapidement, sans presque qu'elle comprenne ce qui se passait, sur le parking d'une boîte de nuit à l'île de Ré. Pendant des années, elle en a perdu la capacité de se protéger. Elle n'avait plus d'"antennes" pour lui signaler les situations à risque.

TABLE

<i>Avant-propos.</i> – Belle comme une image.....	9
I. – ATAVISMES ET AVATARS.....	15
Une fécondité dotée de sens.....	17
L'évolution est lente.....	21
Le Malin.....	23
Les atavismes perdurent.....	25
“J'aime regarder les filles”.....	27
Signature génétique.....	31
II. – ELLE GRANDIT, LA PETITE.....	35
La première image.....	37
Dédoublément.....	39
<i>Schrecklich</i>	42
Façons de voir.....	43
<i>Make-up, make-believe</i>	45
Le regard incestueux.....	48
III. – ADOLESCENCE : DANGER.....	53
A l'orée du désir.....	55
Dangers de garçons, dangers de filles.....	56
Le miroir ennemi.....	58
Nin devient coquette.....	59
Des filles dans la rue.....	62
La pute et le caïd.....	63

IV. – GENRE, QUAND TU NOUS TIENS	71
Une théorie angéliste.....	73
Et la sexualité <i>queer</i> ?	78
Mâles coquets	81
Moins regardantes, les femmes?.....	86
Mes amis “machos”	87
Une théorie irresponsable	91
V. – BEAUTÉ ET VIOLENCE	95
Unisexe, version baba cool	97
La beauté féminine <i>est</i> une agression	99
Piètre mannequin	101
Piètre hôtesse.....	103
La beauté féminine <i>suscite</i> l’agression	104
La tragédie Seberg	106
Femmes sacrifiées.....	111
Enfance de chacun, et de l’espèce	113
VI. – CHANGEMENTS DE CODE	115
Lumières de l’exil.....	117
Nin devient “française”	119
La cible désarçonnée	121
Le mur de colère	126
Fissures dans le mur	128
Changement de donne	130
VII. – PLUS SUJET ET PLUS OBJET	133
<i>Make-up bis</i>	135
Le dédoublement dédoublé	139
Féminines ou féministes?	143
<i>La Belle Baigneuse</i>	146
L’anorexie remplace l’hystérie	147
Le corps remplace la maison.....	151
<i>Exit</i> la fécondité	152
<i>Double bind</i> de la modernité	155
Le mannequin et la putain	158

VIII. – LE NU CÔTÉ FEMMES.....	161
Croqués et croquants	163
Se montrer nue par besoin d'argent... ..	164
... par indifférence	166
... par angoisse	167
... par curiosité	170
... par plaisir	172
IX. – LE NU CÔTÉ HOMMES.....	175
Le peintre et son modèle.....	177
Hommes modèles.....	183
Art <i>versus</i> pornographie.....	185
X. – L'IMAGE FAITE CHAIR, LA CHAIR FAITE IMAGE ...	195
Cendrillon et Petit Chaperon Rouge	197
Le faux modèle	200
Glissements progressifs... ..	201
Quelle liberté ?.....	204
Quelle symétrie ?	205
Quelle indifférence ?.....	209
XI. – ENSEIGNEMENT DES PUTES.....	213
“O” a été bébé.....	215
Mort et vie de Nelly Arcan.....	221
Nelly nihiliste.....	225
Quelques idées reçues mordent la poussière .	227
XII. – <i>BABY OR NOT BABY</i>	233
L'escalier.....	235
Un bâton dans la roue de l'unisexe.....	236
Etre mère c'est être dans le temps.....	238
... Ne pas être mère aussi.....	241
Bébés congelés	242
Maternité refusée... ..	244
... écartée.....	246
... interrompue	247
... empêchée.....	248
... massacrée.....	250

XIII. – PUTES DE MÈRE EN FILLE.....	253
Tillie et Jazzlyn	255
Prostituées et cœurs de mère	257
Service obligatoire ?.....	261
XIV. – PAUVRES HOMMES (AUSSI, PARFOIS)	265
Cachez ce sein...	267
La femme canon	269
<i>La Ballade de l'impossible</i>	274
La bonne distance	277
Vers une nouvelle théorie du machisme	280
XV. – AU-DELÀ DU MIROIR...	283
Jardins de la Citadelle	285
Beauté et sucre	288
<i>Intelligent design</i> à la française	289
Maternité sans reflet	291
Plus ça change...	292
Ça se travaille.....	294
 <i>Bibliographie</i>	 301

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nous incarnons bien moins que nous ne le pensons, dans notre arrogance naturelle et candide, la femme libre ou libérée.

Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les cheveux ; nous, on préfère se bander les yeux.

Un dogme ressassé à l'envi dans la France contemporaine : toutes les différences entre les sexes sont socialement construites. Pourtant les humains sont programmés pour se reproduire comme tous les autres mammifères, drague et coquetterie étaient originellement liées à la perpétuation de l'espèce.

Partant de ce constat simple mais devenu anathème, Nancy Huston explore les tensions contradictoires introduites dans la sexualité en Occident par deux phénomènes modernes : la photographie et le féminisme.

Dans ce livre sensible et vibrant d'actualité, puissant et brillamment dérangeant, sur un ton personnel, drôle et pourtant informé, évoquant sans détours sa propre expérience comme celle des hommes qui l'entourent, Nancy Huston parvient à nous démontrer l'étrangeté de notre propre société, qui nie tranquillement la différence des sexes tout en l'exacerbant à travers les industries de la beauté et de la pornographie.

Née à Calgary (Canada), Nancy Huston, qui vit à Paris, a publié de nombreux romans et essais chez Actes Sud et chez Leméac, parmi lesquels Instruments des ténèbres (1996, prix Goncourt des lycéens et prix du Livre Inter), L'Empreinte de l'ange (1998, grand prix des Lectrices de Elle), Professeurs de désespoir (2004), Lignes de faille (2006, prix Femina et prix France-Télévision) et Infrarouge (2010).

Photographie de couverture : Francesca Woodman, *Polka Dots*, Providence, Rhode Island, 1976. Avec l'aimable autorisation de George et Betty Woodman, © George et Betty Woodman

ACTES SUD

DÉP. LÉG. : MAI 2012
22,80 € TTC France
www.actes-sud.fr

ISBN 978-2-330-00587-0



9 782330 005870